

3^e et 4^e générations en dialogue

Tülin, au nom de ma fille

Née en Belgique dans une famille turque attachée aux traditions, Tülin, 34 ans, a été mariée à 16 ans.

Cinéaste, elle a conté son histoire dans le film "Notre mariage", dédié à sa fille.

À deux pas de la place Gaucheret, à Schaerbeek, un petit appartement aux couleurs chatoyantes, décoré de multiples bibelots, posters et bouquins respire le bien vivre, sous ses faux airs de joyeux désordre. "C'est un vrai appart de filles", commente en riant Tülin, 34 ans, pieds nus et robe colorée en ces derniers jours d'été, ses longs cheveux de jais ramenés en un lâche chignon.

Tandis que la cafetière crachote son eau sur le café moulu, un ordinateur ronronne sur la table de la salle à manger, où pianote une jeune fille de 17 ans au look décontracté et à l'épaisse chevelure brun foncé. La ressemblance est frappante : c'est Cancev, sa fille.

"Je suis la première génération de ma famille née ici, à Bruxelles, confie Tülin. Mon grand-père paternel est d'abord arrivé en Belgique dans les années 60 pour travailler. Après, ses enfants, dont mon père, l'ont rejoint. Ma mère, elle, est arrivée en Belgique, par mariage : pour rejoindre mon père. Elle avait 20 ou 21 ans". Née en 1976, Tülin est l'aînée de deux filles et un garçon. Elle passe son enfance dans un quartier à forte concentration immigrée. "Tous les cousins et cousines y étaient regroupés. C'était un quartier vraiment très familial, se rappelle-t-elle. Les copains et copines belges, c'était plutôt à l'école que je les côtoyais. Mais c'était pareil pour les Arabes, les Grecs... Nous avions tendance à être entre nous, dans la communauté".

Ce n'est qu'au début de l'adolescence que "j'ai pris conscience du fait de grandir entre deux cultures, qu'il y avait un dehors – la culture du pays accueillant – et un dedans – la maison –, que je n'étais pas chez moi, dans mon pays, qu'on était immigrés, donc des étrangers, poursuit Tülin. Mais "juste-là, c'était tout à fait normal et naturel pour moi qu'il y ait, par exemple, un S-Nicolas et un Père Noël mais qui ne venaient pas à la maison. Ces différences, je les assimilais complètement".

Consciente de cette double appartenance, la jeune fille commence à s'interroger : qu'est-ce que la Turquie ? "Cela me semblait inconnu, très loin, à l'époque". Chaque été, elle passe "deux longs mois" avec sa famille sur sa terre d'origine, mais "ma Turquie à moi, c'était le village de ma grand-mère, la petite ville où habitaient mes parents. Cela se limitait à ça. Je ne connaissais rien de la Turquie". Pour elle, son chez soi, c'était donc Bruxelles. "Quand je revenais de vacances, il y avait un soulagement de rentrer à la maison", avoue-t-elle.

Pourtant, explique Tülin, "je pense que je me suis toujours sentie turque. Non pas parce que j'ai dû faire un choix, mais parce que la culture à la maison était plus forte". Elle grandit en effet dans une famille profondément ancrée dans ses origines. "Nous étions éduqués de manière assez traditionnelle même conservatrice. Et cela, je l'explique par le fait d'être déraciné. Dans la communauté turque dans laquelle j'ai grandi, il y a une tendance à préserver nos traditions par peur de perdre une identité par rapport au pays d'origine." Et bien que "cela a ses bons côtés, malheureusement, je trouve

que maintenant, parfois, ça n'a pas de sens. Cela crée plus de ruptures qu'autre chose de s'accrocher à des traditions qui, en Turquie, ont évolué mais qui, ici, sont au stade d'il y a 30 ans".

Si Tülin est aussi mère, c'est qu'elle a vécu une adolescence conflictuelle avec ses parents, marquant sa vie au fer rouge. "Mes parents étaient turcs, ils vivaient dans un pays étranger. C'était clair pour eux. Mais moi, j'avais la chance d'être née ici. Je vivais avec le mélange de deux cultures. Cela créait souvent des tensions avec mes parents parce qu'à certains moments, je ne savais pas où me positionner : devais-je me positionner comme européenne, occidentale, belge ou comme turque, musulmane, orientale ?"

En perpétuel questionnement identitaire, l'adolescente se heurte au poids des traditions de sa communauté. "L'immigration, ce ne sont pas juste les corps qui se déplacent, c'est aussi toute la mentalité, toute la culture collective, toutes les racines que l'on prend avec soi", insiste Tülin. Ainsi, sa grand-mère a été mariée par arrangement entre deux familles, "ce qui est tout à fait traditionnel en Turquie, dans les conditions de vie dans les villages, pour survivre, précise-t-elle. Dans cette tradition de mariage, ma mère a également été mariée par arrangement, à la différence que la famille de son mari vivait déjà en Belgique. Elle a rencontré mon père le jour où elle est arrivée ici. La tradition a donc continué jusqu'à elle et est arrivée en Belgique".

Loin de ces "pratiques" traditionnelles, Tülin s'prend à 14 ans d'un jeune homme turc de son quartier, une amourette comme en vivent nombre d'ados à cet âge-là. "Mais dans une culture traditionnelle musulmane, avoir un flirt avant le mariage, c'est très mal vu et inacceptable. C'est une question d'honneur, indique-t-elle. Il fallait donc réparer ce déshonneur, le nettoyer et le mariage était une solution. Comme les mariages traditionnels, précoces et arrangés tout à fait normaux dans cette communauté, cela n'a pas été difficile pour les familles de se dire : 'Ca, c'est la solution pour réparer l'erreur de cette jeune fille'. Parce que c'est moi qui étais considérée comme coupable".

A 16 ans, Tülin se retrouve donc mariée, à l'ambassade de Turquie. Et part vivre avec son mari, dans sa belle-famille. Malgré cela, "j'ai bien réussi à l'école. Tout le monde espérait que je lâche prise, mais je n'ai pas abandonné. Je me suis accrochée très fort car je savais que les études étaient ma seule porte de sortie".

"Arrachée" à son "cocon familial", Tülin se sent "déconnectée, isolée". "Je ne pouvais plus voir mes parents parce que c'est mal vu de trop voir ses parents quand on est une nouvelle bru", ajoute-t-elle. La jeune femme, qui, à 17 ans, est devenue maman d'une petite fille, sombre dans une profonde dépression.

Puis, comme "un appel au secours", un jour, "j'ai pris un sac et je suis partie". Un acte non-prémédité lourd de conséquences : "Je savais que j'allais créer un autre scandale, qui était pire. Car en disant 'non', je me mettais en rupture avec toute la communauté. Pour moi, cela a été assez traumatique". Cette "réaction inconsciente", Tülin l'explique aujourd'hui par "cette double culture que j'ai en moi ; j'étais confrontée à une autre réalité, occidentale,

qui était aussi un repère pour moi pour essayer de comprendre la situation. Cette 'tradition' turque est donc arrivée jusqu'ici mais elle n'est pas passée à travers moi".

Tülin se cache pendant un mois avec sa fille, mais affronte très vite une autre épreuve : vivre dans les rues de Bruxelles. "Je suis allée dans une maison d'accueil, mais quand j'ai vu les conditions dans lesquelles vivaient toutes ces femmes, j'ai appelé ma mère et je lui ai dit : 'OK, je reviens à la maison'".

"Le retour a été très très dur, se souvient Tülin. J'ai compris que je ne recevrais pas d'aide de la famille car chacun était occupé à se dire : 'Comment va-t-on gérer ce scandale ? Que va-t-on faire d'elle ?'. Le 'qu'en dira-t-on' avait plus d'importance. Je suis donc entrée dans un mécanisme où j'ai été chercher dans mes propres ressources".

Elle entre alors dans ses "années de compromis". "C'était capital pour moi de garder ma fille car, dans la tradition, si une femme commet un adultère, quitte son mari ou part, elle n'a plus le droit de garder son enfant ni de le voir. Mais je me suis battue contre ça." Pour ce faire, Tülin accepte de retourner dans sa belle-famille auprès de son mari. "Mais cela a été catastrophique parce qu'à la base, c'était déjà déséquilibré".

Elle regagne donc le domicile de ses parents. "Je leur ai demandé de me laisser étudier un an. Si je réussissais, ils s'occuperaient de ma fille pour me laisser terminer mes études. J'étais persuadée qu'il n'y avait que les études qui allaient me permettre de trouver mon propre chemin." Pari gagné pour la jeune femme qui réussit brillamment des études d'architecture d'intérieur à S-Luc. "J'ai tout de suite trouvé du travail et j'ai commencé à gagner de l'argent. Dans ces communautés, dès qu'une femme gagne sa vie, elle a un statut et on la respecte. Je suis partie avec ma fille. Depuis, j'habite seule avec elle."



Tülin, 34 ans et sa fille, Cancev, 17 ans, partagent une tendre complicité, comme le reflète ce portrait pris pendant cet hiver.

"Avoir un flirt avant le mariage, c'est très mal vu. Il fallait donc réparer ce déshonneur et le mariage était une solution."

Peu après, Tülin entre dans une école de cinéma puis réalise un master privé en anthropologie visuelle et documentaire de création. C'est dans ce cadre qu'elle tourne "Notre mariage", un film pudique dans lequel elle tente de comprendre cette "tradition" du mariage arrangé dans sa famille. "J'ai adressé ce film à ma fille parce que je me suis dit que ça allait peut-être lui faire gagner du temps si un jour elle est confrontée aux traditions turques qu'elle ne comprend pas et qu'on lui impose", confie Tülin. "Je ne m'attendais pas à ce que le film me soit destiné, réagit Cancev. Cela m'a touchée. Ce mariage précoce, c'est dommage. Peut-être que mes parents seraient toujours ensemble si on les avait laissés avoir leur flirt et se marier plus tard..."

"Ma mère n'est pas une femme turque traditionnelle, mais je passe aussi beaucoup de temps dans la famille de mon père, ce qui équilibre la situation", poursuit l'adolescente. "Pour moi, les traditions sont une richesse, estime Tülin. C'est l'usage qu'on en fait qui peut créer des ruptures. J'essaie que Cancev aille vers ses origines, qu'elle les connaisse pour qu'elle puisse comprendre ces traditions et les remettre dans leur contexte". Forte du passé de ses parents, Cancev se sait "protégée" mais "si au nom d'une tradition, on m'enlevait mon libre choix, j'imaginerai que je me révolterais".

Au fil du temps, "tout mon combat, sourit Tülin, a été de me réintégrer dans la communauté et je pense que j'ai réussi. J'ai aussi appris que je suis différente, que je ne serai jamais comme eux et que je n'ai pas envie d'être comme eux. Mais cela a aussi été très dur pour ma famille. Ils ont dû faire beaucoup de travail sur eux mais ils l'ont fait". Néanmoins, déplore Tülin, même si les traditions ne sont pas imperméables, les mariages arrangés et forcés "n'ont pas du tout disparu à Bruxelles. C'est même encore assez courant".